Copie d'une lettre de l'Empereur Napoleon à l'Empereur Alexandre.

Monsieur mon frere

Le Duc de Vicence m'instruit que V. M. I. a conclu la paix avec la Suede et qu'elle a obtenu les avantages qu'elle desirait. V. M. veut-elle me permettre de lui en faire mon compliment? Les Négociations d'altenbourg ont été conduites à Vienne. Le Prince de Lichtenstein les suit avec Mr. de Champagny et j'espère pouvoir instruire bientôt V. M. de la conclusion de la paix avec l'autriche. Elle y verra que conformément à ses desirs la plus grande partie de la Galicie ne change point de Maître, et que j'ai ménagé ses intérêts comme Elle eut pu le faire elle-même, en conciliant le tout avec ce que l'honneur exige de moi. La prospérité et le bien être du Duché de Varsovie exigent qu'il soyent dans les bonnes graces de V. M., et les sujets de V. M. peuvent tenir pour certain que dans aucun cas, dans aucune hypothèse ils ne doivent espérer aucune protection de Moi. J'ai donné à l'Autriche la paix, la paix la plus avantageuse qu'elle put espérer. Elle ne cède que Salzbourg, peu de chose de l'Inn. Elle ne cède rien en Bohême; elle ne cède du côté de l'Italie que ce qui en est indispensable pour ma communication avec la Dalmatie. La Monarchie autrichienne reste donc entière; c'est un second essai que j'ai voulu faire. J'ai usé envers elle d'une modération qu'elle n'était pas en droit d'attendre. J'espère avoir fait en cela une chose agréable à V. M.

J'envoye à V. M. les derniers journaux Anglais. Elle y verra que les Ministres se battent, qu'il y a une révolution dans le Ministère et une parfaite anarchie. La folie et l'inconséquence de ce Cabinet n'ont pas de nom. Il vient de faire périr 25 à 30,000 hommes dans le plus terrible pays du Monde. autant eut-il valu les jetter dans la Mer, tant sont pestilentiels les Marais de l'Isle de Walcheren. En Espagne, ils ont perdu un monde très considérable. Le Gal Wellesley a eu l'extrême imprudence de s'engager dans le coeur de l'Espagne avec trente mille hommes, ayant sur les flancs trois Corps d'armée formant 90 Bataillons et 40 à 50 escadrons, tandis qu'il avait en face l'armée commandée par le Roi qui était d'égale force. On a peine à se figurer une pareille présomption. Reste à savoir actuellement quel Ministre va replacer l'ennemi. Les Etats-Unis sont au plus mal avec l'angleterre et paraissent vouloir se rapprocher sincèrement et sérieusement de notre système. Sur ce je prie Dieu, Monsieur mon frère qu'il veuille tenir V. M. en sa sainte et digne garde.

Signé: Napoleon.

a Schönbrunn,
le 10 octobre 1809.

Schonbrunn, 10 8bre 1809.

Lettre de l'Empr. Napoléon à l'Empr. Alexandre.

Monsieur mon frère,

Le Duc de Vicence m'instruit que V. M. I. a conclu la paix avec la Suède et qu'elle a obtenu les avantages qu'elle desirait. V. M. veut elle me permettre de lui en faire mon Compliment? Les Négociations d'Altenbourg ont été conduites à Vienne. Le Prince de Lichtenstein les suit avec Mr de Champagny, et j'espère pouvoir instruire bientôt V. M. de la Conclusion de la paix avec l'Autriche. Elle y verra que, conformément à ses desirs, la plus grande partie de la Galicie ne change point de Maître, et que je ménage ses Intérêts comme elle eut pu le faire elle-même, en conciliant le tout avec ce que l'honneur exige de moi. La Prospérité et le bien-être du Duché de Varsovie exigent qu'ils soient dans les bonnes grâces de V. M., et les sujets de V. M. peuvent tenir pour certain que dans aucun cas, dans aucune hipothèse, ils ne doivent espérer aucune protection de moi. J'ai donné à l'Autriche la paix, la paix la plus avantageuse qu'elle pût espérer. Elle ne cède que Salzbourg, peu de chose de l'Inn. Elle ne cède rien en Bohême, elle ne cède du côté de l'Italie que ce qui est indispensable pour ma Communication avec la Dalmatie. La Monarchie autrichienne reste donc entière; c'est un second Essai que j'ai voulu faire. J'ai usé envers elle d'une modération qu'elle n'était pas en droit d'attendre. J'espère avoir fait en cela une Chose agréable à V. M.

J'envoie à V. M. les derniers journaux anglais. elle y verra que les ministres se battent; qu'il y a une Révolution dans le Ministère et une parfaite anarchie. La folie et l'Inconséquence de ce Cabinet n'ont pas de nom. il vient de faire périr 25 à 30,000 hommes dans le plus terrible Pays du monde: autant eut-il valu les jetter dans la mer, tant sont pestilentiels les marais de l'Isle de Walcheren. En Espagne, ils ont perdu un monde très-considérable. Le Gal Wellesley a eu l'extrême Imprudence de s'engager dans le cœur de l'Espagne avec 30,000 hommes, ayant sur les flancs trois corps d'armée formant 90 Bataillons et 40 à 50 Escadrons, tandis qu'il avait en face l'armée commandée par le Roi qui était d'égale force. on a peine à se figurer une pareille présomption. Reste à savoir actuellement quel Ministre va replacer l'Ennemi. Les Etats-unis sont au plus mal avec l'Angleterre et paraissent vouloir se rapprocher sincèrement et sérieusement de notre Système. — Sur ce, je prie Dieu, Monsieur mon frère, qu'il veuille tenir V. M. en sa Sainte et digne garde.

Signé: Napoléon.

à Schonbrunn, le 10 8bre 1809.

Copie.

Très Sérénissime et très puissant Empereur, très cher ami et frère. La satisfaction que j'ai des services que m'a rendus le Duc de Vicence, mon grand Ecuyer, général de Division, grand aigle de la légion d'honneur et décoré de l'ordre de St. André, &c. &c. et l'opinion où je suis que sa présence était agréable à V. M. I. m'auraient déterminé à le laisser résider plus long-tems à sa Cour, si l'état de sa santé lui avait permis d'y continuer les fonctions que je lui avais confiées en qualité de mon Ambassadeur Extraordinaire et Plénipotentiaire. Mais je n'ai pas cru devoir lui refuser la permission qu'il m'a plusieurs fois demandée de revenir auprès de ma personne. Je suis d'autant plus disposé à l'accueillir et à lui donner des marques particulières de ma

bienveillance que j'ai toujours reconnu en lui un très grand zèle pour le maintien de la plus parfaite intelligence entre les deux Couronnes. En lui ordonnant de solliciter de V. M. I. son audience de Congé, je lui recommande de profiter de cette dernière fonction de son Ministère pour lui exprimer en mon nom et dans les termes les plus forts les sentimens de la haute estime et de l'amitié inaltérable que je conserverai toujours pour Elle. Sur ce, très Sérénissime et très puissant Empereur, très cher ami et frère, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Donné à Paris, le 19 février 1811.

De V. M. Impériale

le bon frère

signé: Napoleon

(L. S.) Par l'Empereur

le Min.r Secret.e d'Etat

le Duc de Bassano.

Le Ministre des Rel.s Ext.res

signé: Champagny.

Paris, 19 février 1811.

Lettre de l'Empr. Napoléon à l'Empr. Alexandre sur le Rappel du Duc de Vicence.

Très-Hte, très-Puissant Empereur, très-cher ami et frère, La satisfaction que j'ai des services que m'a rendus le Duc de Vicence, mon grand Ecuyer, Général de Division, grand aigle de la Légion d'honneur et décoré de l'ordre de St. André, &c. &c. et l'opinion où je suis que sa présence était agréable à V. M. I. m'auraient déterminé à le laisser résider plus longtemps à sa Cour, si l'état de sa santé lui avait permis d'y continuer les fonctions que je lui avais confiées en qualité de mon Ambassadeur extraordinaire et Plénipotentiaire. Mais je n'ai pas cru devoir lui refuser la permission qu'il m'a plusieurs fois demandée de revenir auprès de ma personne. Je suis d'autant plus disposé à l'accueillir et à lui donner des marques particulières de ma Bienveillance que j'ai toujours reconnu en lui un très grand zèle pour le maintien de la plus parfaite intelligence entre les deux Couronnes. En lui ordonnant de Solliciter de V. M. I. Son audience de Congé, je lui recommande de profiter de cette dernière fonction de Son Ministère pour lui exprimer en mon nom et dans les termes les plus forts, les sentiments de la haute estime et de l'amitié inaltérable que je conserverai toujours pour elle. Sur ce, très-Hte très-Puissant Empereur, très-cher ami et frère, je prie Dieu qu'il vous ait en Sa Sainte et digne garde.

Donné à Paris le 19 février 1811.

De V. M. Impériale,

le bon Frère

Signé: Napoléon.

(L. S.)

Par l'Empereur

Le Ministre Secrétaire d'Etat,

Signé: Le Duc de Bassano.

Le Ministre des Rel. ext.

Signé: Champagny.

1811. 6 avril

Lettre de l'Emp.r Napoléon à l'Emp.r de Russie.

Mr. mon Frere, aujourd'hui que j'ai appris par le Duc de Vicence que le Chev.r de Comte Lauriston etait agréable à V. M. j'ai donné l'ordre de partir. Je n'envoie pas à V. M. un homme connu dans les affaires, mais un homme vrai et droit, comme les sentiments que je lui porte. et cependant je devois chaque jour de nouvelles de Russie qui ne sont pas satisfaisantes. hier, j'ai appris de Stockholm que les divisions Russes de la Finlande étaient parties pour s'approcher des frontières du grand Duché. Il y a peu de jours, j'ai été instruit en Bucharest que 5 Divisions avaient quitté les Provinces de Moldavie et de Valachie pour se rendre en Pologne, et qu'il ne restait plus que quatre Divisions des troupes de V. M. sur le Danube. Ce qui se passe est une nouvelle preuve que la Répétition est la plus puissante figure de Rétorique. On a tant répété à V. M. que je lui en voulais, que sa Confiance en a été ebranlée. Les Russes quittent une frontière où ils sont nécessaires pour se rendre sur un point où V. M. n'a que des amis. Cependant, j'ai du penser aussi à mes affaires, et j'ai dû me mettre en mesure. Le Comte Lauriston par de mes préparatifs portera V. M. à ouvrir les yeux, et ce qu'elle fera retentissant ici, me fera faire de nouvelles levées: et tout cela pour des fantomes. Ceci est la Répétition de ce que j'ai vu en 1807 en Prusse et en 1809 en Autriche. Sous tous, je resterai l'ami et la personne de V. M. même quand cette fatalité qui entraîne l'Europe devrait un jour mettre les armes à la main à nos deux Nations. Je ne me reglerai que sur ce que fera V. M. Je n'attaquerai jamais, et mes troupes ne s'avanceront que lorsque V. M. aura déchiré le Traité de Tilsitt. Je serai le premier à désarmer et à tout remettre dans la Situation où étaient les choses il y a un an, si V. M. veut revenir à la même confiance. a-t-elle jamais eu à se reprocher de la Confiance qu'elle m'a témoignée? Je charge bien spécialement le C.te Lauriston de lui dire combien je lui désire de bonheur, combien je suis contrarié de m'imaginer qu'elle éprouve des embarras et de

la peine par les fausses Notions qu'elle s'est laissé donner de ma Politique et de mes Sentiments, et combien je serais heureux de la voir replacée dans la même route qu'à Tilsitt et à Erfurth. je prie V. M. d'accorder une foi entière au Cte Lauriston quand il lui dira que je veux la paix, que je n'envie rien à la Prospérité de son Empire et qu'au Contraire, je me complaisais à penser qu'elle s'était aggrandie et avait retiré des avantages de mon alliance. Sur ce je prie Dieu, Mr mon frère, qu'il veuille avoir V. M. en sa sainte et digne garde.

de V. M. I.

le Bon frère
Signé: Napoléon.

à Paris
le 6 avril 1811.

Duplicata.

Lettre de l'Empereur à Wilna par Mr. Balaschoff.

Wilna le 10. juillet 1812.

Monsieur le Baron, en se retirant de Wilna et trois-jours avant que Sa Majesté l'Empereur des Français n'entrât dans cette ville, l'Empereur de Russie a expédié au quartier général Impérial M. de Balaschoff son aide-de-Camp avec une lettre pour Sa Majesté. — Elle a répondu à l'Empereur de Russie, et sa réponse a été portée par le même officier. —

J'ai l'honneur de vous adresser ces deux pièces importantes, et je vous invite a en donner connaissance à Sa Majesté le Roi de Saxe, et à Son Ministre. Vous aurez soin d'en faire seulement lecture, et vous vous abstiendrez de les laisser lire. Il m'est même ordonné de vous prescrire de me les renvoyer sans en prendre copie.

Le Gouvernement Saxon verra sans doute dans cette communication une nouvelle preuve des sentimens de confiance et d'amitié qui animent Sa Majesté l'Empereur et Roi. — Il reconnaîtra également dans la noble réponse de Sa Majesté le caractère de loyauté, de franchise et d'honneur qui se trouve constamment dans sa conduite et dans ses démarches. —

Recevez, Monsieur le Baron, l'assurance de ma haute considération. /.

A M. le Baron de Serra, Ministre de France à Dresde. —